

Ferra
Sienna

DS de philosophie

(1)

Dans le film Le Goût des autres, réalisé par Agnès Jaoui et Jean Pierre Bacri, une rencontre entre différents personnages, qui proviennent chacun d'un milieu social différent, est mise en scène et met en avant à quel point toutes les relations sont basées sur les préjugés que chacun a des autres. Si tout au long du film, les personnages ne cessent de se juger entre eux, il me faut en réalité appliquer des préjugés inconsciemment, qui sont le fruit de leur catégorie sociale et qui ne sont donc pas vraiment des jugements personnels. Si le milieu social d'un individu détermine en partie ses jugements, sans que celui-ci n'en ait conscience, peut-il alors juger sans préjugés? L'Homme a en effet tendance à toujours juger sur la base de préjugés, c'est à dire qu'avant d'émettre un jugement, il y a quelque chose en lui qui juge à l'avance. Le jugement semble ainsi être rarement personnel, il est plutôt l'expression collective d'un ^{jugement} jugement "collectif, partagé par une majorité". C'est donc bien souvent le "on" qui juge plus que le "je". Cela amène à se poser la question de la nature de l'acte du jugement: est-ce un acte libre ou au contraire la manifestation d'une emprise collective? Dans le cas de la seconde hypothèse, l'acte de juger devient synonyme d'enfermement et d'aliénation et il convient de se demander si l'Homme est en mesure de juger autrement. Si interroger sur la capacité de l'Homme à juger sans préjugés revient à analyser si la nature de l'Homme fait qu'il est irrévocablement construit par des préjugés qui prédominent chacun de ses jugements ou si il y a une capacité en lui, proprement humaine, ^{qui lui permet} de se débarrasser de ce qui en lui juge à l'avance et paralyse sa faculté de juger. Mais si l'on est amené à discuter de cette possibilité de juger sans avoir recours aux préjugés, c'est

à l'exa-

B
ou avance

soit
mais
un peu
repetitif

un

ce qui précède

bien que cela constitue une véritable difficulté pour l'Homme, que c'est peut être impossible et comme nature et donc cela suppose bien que les préjugés ont un certain pouvoir, une certaine emprise sur les Hommes dont il est difficile de se débarrasser. Il convient donc d'analyser ce qui fait le pouvoir des préjugés, leur ancrage chez l'Homme, afin de potentiellement de construire l'emprise qu'ils ont sur lui. Toutefois, si l'on en arrive à la conclusion que l'Homme juge toujours à partir de préjugés car ces derniers le structurent, cela pourrait paradoxalement déconstruire le ^{not} concept de "juger", entendu comme une capacité intellectuelle de donner du sens, de mettre en lien. Si l'Homme ne juge qu'à partir d'idées déjà existantes, sans exercer d'esprit critique, alors il ne juge pas en réalité mais fait simplement preuve d'un acte conformiste, il répète une idée pré-conçue, qui est bien souvent assimilée à un jugement mais qui n'est autre qu'une norme collective. Il faudrait alors réinterroger la notion de juger et la penser non pas en tant qu'expression d'une opinion mais en tant que capacité intellectuelle et dynamique d'évaluer cette opinion et ce qui la sous-tend, autrement dit analyser le fondement des préjugés, comment ils agissent sur l'Homme, plus que leur contenu. L'Homme est-il donc contraint de n'être que l'otage de ses préjugés, ou peut-il s'en servir pour accéder à la véritable nature de l'acte de juger?

toujours

on
sans doute
à recouper
avec des pb
exposés p. 1

on ne voit
pas pourquoi
cette association

on ne voit pas d'où
ce qui précède à quoi
ça peut servir.

Tout jugement de l'Homme est bien souvent l'expression d'un préjugé et c'est d'ailleurs un groupe, un "on" qui juge à travers lui, plus que son esprit lui-même. Chaque jugement, s'il paraît autonome et individuelle, est en réalité le fruit de critères collectifs prédéfinis. Ce qui en nous juge à l'avance, ces préjugés, sont d'abord

seul à préciser

deux la
ref.

des normes, des règles convenues par une société que chacun internalise et qui constituent le fondement de tout jugement. En effet l'acte de juger implique d'avoir des éléments à disposition pour formuler une hypothèse. Mais comme le souligne Mary Douglas, ces éléments dont nous disposons ne sont jamais neutres et dépendent toujours de ce qui est reconnu ou non par une société. Ainsi tout ce qui est au contraire à qui est considéré comme acceptable en société, ce qu'elle nomme symboliquement la santé, sont autant d'éléments qui ne font pas parti du cadre établi, qui ne correspondent pas à la norme collective et qui sont automatiquement rejetés. Mary Douglas montre bien que ce qui est dit "sain" ne l'est pas intrinsèquement, mais selon une représentation car c'est un élément qui bouscule et dépasse les frontières de l'acceptable convenues par une société. Ainsi, si chaque jugement que l'on émet nous semble spontané, il n'est en réalité que le constat d'une norme collective, d'une appréciation portée par un "on", devenue l'appréciation majoritaire et normalisée. L'individu ne juge donc jamais de manière autonome, mais retranscrit un jugement collectif, au sens d'opinion. Il y a donc bien structurellement en lui quelque chose qui prédetermine son jugement, qui juge avant que lui ne juge, c'est à dire un préjugé.

Si l'Homme juge toujours en se basant sur un préjugé, il n'en a pour autant pas conscience car l'expérience de jugement qu'il fait est individuelle, ce qui vient troubler la frontière du «on» et du «je».

lorsqu'il juge, l'Homme est bien souvent seul, les forces qui agissent en lui et constituent son jugement ne sont pas en présence et il a lui-même la sensation d'éprouver une expérience personnelle. Ce hiatus

vient du fait que ce qui est extérieur à nous est aussi inconsciemment intérieur à nous sans que nous ne le conscientisons. A la vision du film le Goût des autres, le spectateur émet indirectement des jugements sur chacun des personnages, Jean Jacques Castella qui nous semble peu cultivé au début du film, regagne l'approbation du spectateur, a

des comp de deux
des autre
sees à ce
"spontanées"

I

B

B

TB

point, plutôt l'idée de film chorale
à l'effet d'adhérer au point de vue
sympathique avec un personnage / centre
membre qui il fait des efforts pour s'intégrer dans le monde culturel
et artistique de Clara dont il tombe amoureux. Le spectateur lui
même juge le personnage tout au long du film et si c'est un jugement
qui peut sembler personnel ^{ind} car il est extérieur au film et qu'il en fait
sa propre interprétation, il y a bien en lui aussi des préjugés qui expliquent
le regard évolutif qu'il porte sur Castella, à mesure que celui-ci
se rapproche d'un comportement plus valorisé ^{qu'elle} en société. Il y a donc
toujours une illusion de juger personnellement car l'expérience est indivi-
duelle, mais il s'agit bien d'un "on" qui juge à travers nous chaque fois
que nous faisons pourtant l'expérience du "je".

Cette omniprésence de la norme collective dans chaque jugement
est aussi renforcée par le système qui permet l'énonciation et la formulation
d'un jugement. Juger est un acte qui est verbalement rémanescent (que ce
soit en nous lorsque nous jugeons de quelque chose ou hors de nous lorsque
nous partageons ce jugement) et qui n'existe donc qu'à travers la langue.
Or, selon Barthes, la langue est elle-même un système constitué de
préjugés. En effet, la langue ^{est} implique d'abord le plus souvent d'émettre
un jugement: parler c'est déjà juger selon Barthes car la langue est affirmative
: elle tend à énoncer des affirmations, des vérités, des jugements plus
que des négations, des doutes, une suspension de jugement, qui
nécessitent des structures grammaticales plus complexes. Or la
langue implique un jugement mais basé uniquement sur des préjugés
qui ne sont autres que les mots. Les mots existent seulement s'ils sont
reconnus et compris par tous, leur condition d'existence est donc la
répétition. Ils ne produisent jamais quelque chose de totalement nouveau
et portent donc en eux un préjugé, qui est le fruit du sens qui a été
collectivement reconnu. Si parler c'est juger et que parler c'est utiliser
des mots qui ne sont vides que de préjugés, alors juger c'est donc toujours
affirmer des préjugés. Cela montre que dans le fait même de parler,
l'homme a déjà recours à des préjugés, sans qu'il n'en ait conscience.

↳ AB mais il faut distinguer — structure

— sémantique (mots
qui héritent de stats de sens)

et sans même qu'il ait l'impression de juger.

sans p-
dans

Jusqu'ici, les préjugés semblent conditionner le jugement de l'Homme malgré lui, car il est soumis à des normes culturelles qui sont ancrées en lui sans qu'il n'en ait véritablement conscience. Pourtant, il est bien souvent le principal auteur de ses préjugés. Si l'Homme échappe à juger de la réalité, c'est parce que sa nature le conduit à biser ses interprétations et à ne construire des préjugés qui l'empêchent de véritablement juger de manière neutre.

ou ne voit pas
bien à quel cela
lui fait.

sans
pour

Cette impossibilité de l'Homme de juger sans préjugés pourrait provenir de sa propre nature qui fait qu'il juge les choses non pas dans leur singularité et dans leur objectivité mais selon des schémas de pensée inscrits en lui qui sont l'œuvre de préjugés ^{intériorisés} qu'il se construit. Ces préjugés sont d'abord le fruit de ses croyances. Lorsque l'Homme juge, il ne fait en réalité que croire, et c'est là l'origine de ses préjugés : au lieu de douter d'une chose, il plaque instinctivement une idée sur celle-ci car il a un besoin permanent d'interpréter les choses qui se présentent à lui et d'y donner sens. Comme le précise Louis de Jancourt, l'Homme préfère ainsi se tromper que douter car l'absence de sens suscite une forme d'anxiété. Il est donc bien souvent amené à juger d'une chose non pas en fonction de ses particularités mais en lui appliquant des idées, caractéristiques dont il dispose déjà, qui ne correspondent pas nécessairement à la réalité examinée. Ce besoin constant d'accorder un sens dans l'immediat à ce qu'il voit est ce qui vient en partie former le jugement : il est contraint de faire appel à des préjugés dans la précipitation mais ~~les~~ idées sont alors souvent autonomes ^{et} à la réalité.

Si l'Homme est sans cesse dans l'application de préjugés, c'est aussi ^{mal}

parce que son expérience de la réalité est altérée par l'état de son corps : il juge ementellement en fonction d'expériences sensorielles ou celles-ci sont trompeuses et ne sont parfois que des préjugés c'est à dire des idées pré-conçues que l'on prend pour réalité. Louis de Jancourt définit l'esprit humain comme un "miroir magique qui défigure les réalités". Il met aussi en garde sur le fait que tout ce qui est directement perceptible ou intelligible, souvent grâce aux sens n'est qu'un filtre déformant de la réalité. Ainsi lorsque Platon décrit l'allégorie de la caverne dans laquelle des prisonniers présents dans une caverne obscure ne voient que des ombres projetées sur un mur, il met en avant le fait que les prisonniers ne laissent tromper par leur expérience sensible et prennent les apparitions pour la réalité alors que ce ne sont que des représentations inexacts de cette réalité, autrement dit des préjugés. Les expériences sensibles qui définissent bien souvent le rapport de l'Homme à la réalité, sont donc motrices de préjugés et l'Homme est ainsi amené à ne juger que sur la base des préjugés c'est à dire des représentations ~~inexactes~~ ^{usées} qu'il se fait de la réalité, qui ne la définissent pas véritablement. C'est donc les expériences sensibles qui rendent en partie les préjugés autant constitués du jugement des Hommes.

Cette tendance à pré-juger plus qu'à ne juger est renforcée par le fait que l'Homme juge en fonction de ses passions et analyse donc toute réalité selon ses inclinations. Sa capacité de juger à un instant T est donc entravée par le fait qu'il duplique souvent les mêmes schémas sur chaque chose, le jugement qu'il fait de celles-ci est donc en quelque sorte toujours prédéterminé par ses affects. Dans son analyse sur l'origine des préjugés, Jancourt insiste aussi sur le fait que l'Homme est souvent prisonnier de ses passions au moment de juger : l'orgueil lui fait rejeter la nuance, la paresse ne pousse

donc à interdire d'aller +.

> cela vers accablait peut-être à l'inverse

dans l'extrait
 préjugé de
 l'Encyclopédie

mais c'est leur
 dévotion
 habituelle qui
 les fait préjuger

apathie -

quelle \neq dans leur
conception avec I?

la difficulté : il ne juge donc pas la chose dans sa complexité mais en
fonction de sthèmes intellectuels prédéfinis et persistants. Il juge mais
quelque chose en lui a déjà jugé : ce sont ses affects, son état d'âme, et
il échappe donc bien souvent à ce ^{lud.} qu'est l'acte de juger au sens d'être
capable de mettre en lien des éléments du réel. Il échoue à cette mission
car il ne juge pas de la situation particulière.

seus?

→ il faut déjauger positiver + comment
justifier enjauger alors une lutte contre les préjugés

Alors que l'homme semble naturellement dominé par la force des
préjugés qui déterminent son jugement, il est peu probable qu'il parvienne
inhérentement à se libérer des préjugés au vu de l'emprise qu'ils
exercent sur lui. Il ne pourrait donc peut-être pas juger sans préjugés
mais du moins juger de ses préjugés pour parvenir à réduire leur emprise.

exerce son
pas trop le seus.

= \neq au sein de l'humanité tout court.

Juger de ses préjugés serait un moyen d'exercer une véritable
capacité de jugement et de revenir à la définition première de ce qu'est
juger. Lorsque l'homme juge sur la base de préjugés, il n'exerce aucune
capacité intellectuelle mais formule une opinion. Il n'est pas dans l'acte
de juger car il n'est pas actif intellectuellement. Or la capacité de juger
pourrait au contraire résider dans une forme d'activité de l'esprit, une
capacité à activement répondre d'une situation particulière sans être
dans l'application passive de règles prédéterminées. Hannah Arendt
évoque cette capacité de juger du particulier comme véritable compétence
du jugement. En analysant le procès d'Eichmann et le comportement
passif de cet individu qui semble dépourvu de capacité de jugement car
il ne parvient pas à prendre conscience de la gravité de la tragédie de
la Shoah, elle étudie ainsi ce qu'elle nomme la banalité du mal, une
forme d'inconscience et d'absence de sentiment face à une atrocité commune
et en arrive à la conclusion que c'est parce qu'il est dans l'application

Autre Q

vos parties
I & II

ici confus : à repenser

de règles, autrement dit de préjugés, d'idées pré-conçues, qu'Eichmann ne parvient plus à juger. Ainsi elle invite à prendre conscience de la manière dont les règles structurent le jugement de chacun et encourage l'Homme à produire quelque chose de nouveau. Elle reconnaît en l'Homme une capacité de commencer qui serait la clé pour juger du particulier. Cela nécessite toutefois de juger des règles avant de juger de la chose pour déterminer ce qui il conviendrait le mieux de faire dans une situation particulière. Juger des préjugés, des idées pré-existantes qui structurent nos jugements, c'est donc la première étape pour juger d'une chose. En jugeant des préjugés, il s'en suit qu'une part de nous en est indirectement libérée puisqu'ils n'agissent plus inconsciemment mais sont analysés et véritablement jugés selon un processus intellectuel actif.

non w -

Au delà des règles extérieures qui constituent une partie de nos préjugés, c'est aussi en lui que l'Homme doit veiller à analyser ce qui sous-tend tel ou tel jugement. Cela nécessite donc un retour sur soi, une forme d'introspection qui consiste à cibler comment les préjugés agissent en nous afin de réduire leur pouvoir sur nous.

Socrate apparaît comme un modèle du citoyen qui s'examine malgré les chefs d'accusation que l'on lui porte. Durant son procès, il cherche en effet à se comprendre et fait pour cela un retour sur lui. Juger impliquerait donc une certaine forme de mise à distance de ses propres jugements et nécessiterait de prendre du recul sur soi, se regarder d'un point de vue extérieur pour examiner ce qui agit à nous. C'est une sorte d'expérience du hors-soi que demande le véritable jugement, qui permet de canaliser les préjugés et amène l'individu à être capable de juger non pas selon ses affects, ses sens, ses croyances mais grâce à une analyse objective de la réalité. En jugeant ce qui sous-tend spontanément mon jugement, c'est à dire mes préjugés, il devient alors possible de juger sans se baser sur les préjugés, puisqu'on juge de ceux-ci et non à partir de ceux-ci.

mais il y a un rejet de ce que vous dites p-7

s'applique mal à Socrate

mais comment si c'est réflexif?

Fenna

Sienna

L'Homme semble donc contraint naturellement de juger à partir de préjugés car la société et sa nature humaine font que les préjugés sont conditionnés de ce qui est et donc a fortiori de sa manière de juger. Il apparaît donc nécessaire d'analyser l'origine et la force des préjugés qui sont en lui et extérieurs à lui afin de comprendre l'emprise de ces derniers et de s'en débarrasser, en ne les considérant non pas comme supports du jugement mais comme objets du jugement.

Sienna
Ferra

Commentaire d'ensemble

Un premier devoir très encourageant, qui montre des acquis solides et une bonne compréhension du sujet. De très bons passages et des analyses fines et un bon usage de références qui sont maîtrisées, même si des points pourraient être précisés. Un effort d'ordre, mais qui est inabouti : vous opposez bien l'exercice d'un jugement libre aux préjugés qui y font obstacle, mais la façon dont on peut opérer cette prise de conscience n'est pas éclairée.

Points sur lesquels s'appuyer

Une bonne qualité de rédaction et un propos clair.

Une bonne maîtrise des références mais les analyses font défaut pour donner corps à vos intuitions.

La méthode de la dissertation est maîtrisée, mais il faut préciser le raisonnement d'ensemble et muscler les articulations du devoir.

Ce qu'il faut essayer de modifier

Trop de répétitions inutiles, de rappels qui ne servent à rien, car votre propos est clair. En supprimant cela, vous pourrez préciser des points importants et gagner encore en densité. L'introduction va dans le bon sens, mais est à réorganiser. La perspective émancipatrice doit être plus interrogée.

Énoncez plus clairement en début de partie, le problème qui va faire l'unité de votre moment.

15,5/20 -> 16,5/20